

collection *présent (im)parfait*

Stéphane Korvin  
noise

© éditions isabelle sauvage, 2015  
Coat Malguen, 29410 Plouénéour-Ménez  
ISBN: 978-2-917751-62-6  
ISSN: 2100-3416

éditions ] isabelle sauvage

la fin, longtemps la répéter, ne pas la retenir, avec les  
mains qui fabriquent ces jours-ci des pansements discrets

je sais ce qu'il faut faire, s'accoter, être un cylindre,  
collecter la lumière, l'infirmité ne pas la répandre trop  
vite, les jours sont si longs, ils dorment dans la paume  
avec des idées de vertige

comme tout le monde, l'épuisante matière, la fabrique  
aimer, nous tournons autour d'une impression ténue

nos malléoles se heurtent, les voyages sont serrés, les  
chemins jouent à creuser et s'évaser, rien accueille, ici  
heurte

les lettres se logent, lentement elles forment des fleurs, des  
letrines, la tête s'éprend, toute seule elle ne crépite pas

les couleurs se retirent et tombent jusqu'aux solives, un  
cœur claque quand l'oiseau entre

deux ou trois semaines: elles se taisent, passent et  
pendulent

si je savais parler je te glisserais « accorde tes rêves »

il saigne, il ne pleut pas, les hommes ont les dents  
longues, ils crachent avec méthode

à filmer, chercher des cercles, des formes pour plus tard,  
des trouées et des encablures, on plisse, on s'élide

d'ici je ne vois rien, seulement c'est une aubaine ces  
registres de solitude, ils jouent une infinité de terrains

j'apprends à filmer, c'est un récit tout ce qui brûle dehors

la quatrième semaine, j'ai peur d'apprendre à mourir,  
mais c'est un rêve, ces deux mains qui m'empoignent

tu donnes des noms de couleurs aux gens, chaque cou  
produit une détonation calme, une étoile pour la journée

je suis en arrêt sur ta peau, comment s'adonner, la nuit  
redouble de murs, le temps devine tout, il sait par  
exemple que tôt ou tard l'espace bascule

tu mélanges les saisons alors la rivière redevient noire

la table, ses bonbonnes, deux ou trois chaises vides, les  
vestiges qui fourmillent, tout s'écroule, l'absence de  
remords

les personnes et leurs ombres ligneuses, pour les suivre,  
les dessiner à part, il suffirait de ne pas trop se précipiter

mes doigts qui sentent ton sexe, je ne veux pas les laver,  
ils composent un personnage, un bas pour la bouche

un lent silence, il durcit dans la paume

le début d'une histoire: la nuit redoublait de murs, au pire  
de l'excursion tu répétais *résilier*, comme un signal s'éteint

le lapé du mot *nauffrage*

j'ai quitté ta peau le temps d'une danse un peu moins  
pelotonnée

le temps détruit ou plutôt l'espace scelle

face à l'oubli, tu démens des yeux

tu restes en forêt, tu obscurcis le fil sensible

ton objet fauve, amour, cette partie du monde, cette phrase il faut se l'imaginer un peu plus froissée

dérobant un début : je manque un pas à chaque nouveau trou, c'est un chemin de terre, je donne des noms de fleurs à la journée, puis elle redevient noire

tout à l'heure je t'ai appelée *anthère*, j'avais *cytise* en tête, avec *oubli* utilisé pour  *finalement*

ta nuque et son profil produisant un petit son léché, elle tinte exactement, souvent l'embrasser reste une tentative, elle s'échappe, renonçant à tout ce qui pourrait produire une gravité, la répétition d'un effet

dans mon rêve tu fourmilles de dos, tu faillis, adieu